

Marc Lambron
L'Impromptu
de Madrid

roman

Flammarion

Extrait de la publication

L'Impromptu de Madrid

Marc
Lambron

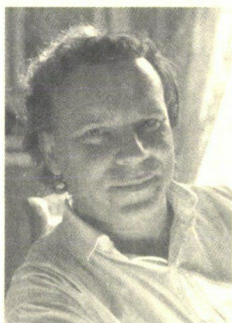


Photo © Maurice Rougemont/Opale.

Madrid, années quatre-vingt. Un jeune diplomate, lassé de Paris et de ses intrigues, cherche l'oubli. Dans une réception, il rencontre Anabel. L'amour est un piège où ils se jettent comme le taureau sur l'épée. Leurs petits jeux nocturnes les entraînent vers une Espagne insomniaque et rapide, dans la fièvre d'un été, le tumulte de la *Movida*. Ils inventent une passion à fleur de peau, dont le plaisir est la clef, dont la cruauté devient la loi.

Roman de hussard, cravaché au cuir andalou ; portrait d'une internationale du plaisir, dans les derniers wagons de l'Europe romantique, *L'Impromptu de Madrid* marque aussi, par l'élégance de ses pointes, la naissance d'un style et d'un écrivain. Publié pour la première fois chez Flammarion en 1988, on redécouvre avec bonheur sa grâce, intacte. Une postface inédite de l'auteur évoque la sortie du livre, la fraîcheur, l'enthousiasme d'une époque déjà lointaine.

Marc Lambron est l'auteur chez Flammarion de *L'Œil du silence* (1993, prix Femina) et chez Grasset de *1941* (1997), *Étrangers dans la nuit* (2001), et *Les menteurs* (2004).

« Éblouissant », Daniel Rondeau, *La Revue des Deux Mondes*.

« Pour dissiper la tristesse de l'hiver, rien ne vaut cet élixir de l'insolence », Roland Jaccard, *Le Monde*.

« Irréprochable (...). Il ne loupe aucune marche, ne trébuche jamais », Jean-Baptiste Harang, *Libération*.

FF8875-05-V



www.editions.flammarion.com

Prix France : 15 €

Flammarion

L'Impromptu de Madrid

DU MÊME AUTEUR

La Nuit des masques, Flammarion, 1990.

Carnet de bal, Gallimard, 1992.

L'Œil du silence, Flammarion, 1993.

1941, Grasset, 1997.

Étrangers dans la nuit, Grasset, 2001.

Carnet de bal 2, Grasset, 2003.

Les menteurs, Grasset, 2004.

Marc Lambron

L'Impromptu
de Madrid

roman

Postface de l'auteur

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2005, pour la présente édition.

ISBN : 9782081302167

« Ici et là, je rencontre quelque prix Nobel
de chantage, quelque alligator de boudoir,
des monstrillons en ébonite. »

Léon-Paul Fargue, *Haute Solitude*.

« Il pourra vous représenter sans lumière fausse,
Puisque vous êtes de vous-même, dans le miroir,
Original, peintre, pinceau et copie. »

Quevedo, *Sonnet sur le miroir*.

À mon frère Philippe.

I

C'était un hôtel du XVIII^e siècle, à la façade blanche et rose, donnant sur un petit jardin planté de tamaris. La rue s'appelait Salustiano Olózaga, je n'ai jamais su pourquoi. Je reconnaissais la forte grille, la porte verrouillée, et je savais, dans le hall d'entrée, la statue de Ganymède qui accueillait le visiteur, puis l'escalier qui menait, deux étages plus haut, à la chancellerie. L'ambassade de France en Espagne était posée comme un cube dans la rue Salustiano Olózaga.

Je n'entrai pas, mais restai planté au coin de la place de l'Indépendance, seul. Une secrétaire sortit dans la rue. Je relevai le col de mon manteau, allumai une cigarette. Elle ne me vit pas. L'après-midi finissait, les lustres s'éclairaient à l'étage. Des silhouettes bougeaient derrière les fenêtres du bâtiment. Le vent d'octobre arrivait de la sierra, à peine filtré par les escarpements de cette ville construite sur une terre aride, sur le rien. Quelle étrange idée d'être revenu, cet automne-là. L'avion m'avait en une heure et demie déposé à Madrid, où je n'avais

plus rien à faire. Lieu de passé, ville de fantômes, déjà. Les rues du quartier de Recoletos étaient vides, les pensions à bon marché allumaient leurs enseignes, on entendait des voix étouffées tomber des étages. Je me remis à marcher vers les grilles du parc du Retiro. Une bruine tombait, le sable des allées crissait. Les arbres entraient dans l'ombre et la ville au loin s'illuminait, avec sa rumeur. Le lac était éclairé par des réverbères, des écharpes de brume y glissaient. Un ivrogne assis sur un banc me dit quelque chose, vaguement. Plus loin, vers le palais de Cristal, les cygnes se blottissaient avec un air mauvais sous les rais de lumière des phares, qui s'éteignaient ensuite : heure des premiers adultères dans le parc, voitures arrêtées et chuchotements. Tout cela m'était indifférent. En avançant vers la saulaie, je reconnus le vaste parterre de fleurs, qui n'était plus que terre retournée. Les serres étaient fermées.

J'allumai une autre cigarette et me dirigeai vers la sortie qui donne sur l'avenue Alfonso XII. Dans la rue Espalter, les boutiques étaient vides. Je tournai dans la rue Moreto. Deux gardes civils faisaient les cent pas. En face de l'église des Hyéronimes, l'immeuble d'angle était à sa place. Une musique, une rumba ou un paso doble, parvenait de la loge. Une femme sortit de la porte cochère, que je ne connaissais pas. Mais l'endroit, je le connaissais. J'avais vécu ici. Et sous les marronniers qui perdaient leurs feuilles, dans le vent tombé du crépus-

cule, au milieu de cette ville où je ne voulais pas revenir, je me mis à frissonner en pensant qu'il restait dans cette rue quelque chose d'Anabel. Quelque chose de l'allure et de la cruauté d'Anabel.

*

Trois ans plus tôt l'été arrive à son plus fort. Le ciel castillan est d'un bleu net qui tombe à midi sur les murailles. Madrid reflue vers les villégiatures de la côte basque et les villas andalouses. Les sentinelles des ministères se retirent dans l'ombre des jardins, comme des silhouettes guettant leur proie. Arbres tordus de soleil, trottoirs brunis de chaleur. Les nuits se passent dans un sommeil rare, gonflé de mauvais rêves. Vers une heure du matin j'avale un scotch glacé. Le ventilateur souffle sur les plantes vertes de la chambre. De mon balcon je vois le musée du Prado, posé à deux cents mètres comme l'éternelle verrière d'une gare d'où les trains ne partent plus, avec pour seuls gardes les statues aux yeux blancs. Le Prado éclairé est un arsenal, un paquebot d'infantes endormies. Des trains sifflent vers Carabanchel.

J'habite la rue Moreto. Elle commence avec le Musée militaire, où l'on montre la limousine plastiquée de l'amiral Carrero Blanco, longe le Casón del Buen Retiro, où le *Guernica* de Picasso est gardé comme Fort Knox. En léger contrebas, l'Académie royale espagnole, avec son fronton grec. À trente

mètres de ma porte, des vigiles promènent leur ombre sous les réverbères. Ils surveillent l'appartement d'Isabelita, veuve Perón, réfugiée dans sa tour de magie noire et de romans roses, rêvant au dictateur qu'elle n'épousera plus. Elle va dire des neuvaines dans l'église des Hyéronimes. Chaque année la veuve du généralissime, Doña Carmen Polo de Franco, vient y prier pour l'anniversaire du soulèvement de 1936, emportée par un cabriolet noir au milieu des bras levés et des phalangistes chantant le *Cara al Sol*. Plus loin, noyés d'arbres et de nuit, le cinéma vide de l'hôtel Palace et la rumeur des bas quartiers, Embajadores, Lavapiés, comme un mambo de phonographe, une chanson de ville et de cour.

Madrid de ces nuits où je ne sais pas lire les pièges, aux dallages blancs essorés de chaleur, ville où les femmes portent des couleurs interdites. J'habite là depuis les dernières semaines de l'hiver. Deuxième secrétaire près l'ambassade de France en Espagne. Vingt-cinq ans depuis février. Ma seule raison d'être ici, puisque je n'ai rien à oublier.

Le téléphone de l'ambassadeur de France sonne comme un réveille-matin. Une main baguée le fait taire. Le monologue continue :

— Savez-vous que le roi d'Espagne est aussi roi de Jérusalem ? C'est un de ses titres, et pas le moindre. Si l'Espagne, comme on s'y attend, établit des relations diplomatiques avec Israël, le roi pourra entrer dans Jérusalem sous une haie de palmes. La

mort de Franco leur a fait perdre le Sahara, Felipe Gonzalez leur rendra le Sépulcre.

Assis sous un portrait de Paul Cambon, l'ambassadeur surveille son effet. Un parterre de diplomates sourit avec déférence. Dans deux heures, l'ambassadeur va présenter ses lettres de créance au roi. Revêtu de son grand uniforme, il attend qu'on lui rende son bicorne dûment épousseté. Autour de lui le personnel diplomatique arbore ses décorations et ses épouses. L'ambassadeur se sait guetté par l'entourage, n'étant pas un homme de la Carrière. Il doit sa nomination aux faveurs politiques. Ancien député d'un département de vieille tradition radicale, élu des ceps et des barricades, il en a tiré, outre la conviction de son propre talent, des vertus d'escamotage. C'est un jacobin élevé en terre girondine, impérieux devant ceux qu'il domine, roué devant ceux qu'il craint. Son goût du beau langage a mûri aux terres du Sud. Son intransigeance est trempée dans le suc des pressoirs. Au fond de chaque élu il y a un orateur de comices, un aboyeur de café. Lui, sous une courtoisie apprise, joue ses tours en bateleur, avec la certitude d'avoir raison, d'avoir ses raisons d'arriver et de prévaloir. Prenant l'Espagne comme échiquier, traitant avec des politiques plutôt moins déliés que ceux de Paris, il est devenu en quelques mois le vice-roi d'un bridge diplomatique à quarante degrés centigrades. Son ambassade lui est une redoute d'ambition en terre étrangère.

Il pratique les réceptions à outrance, celles où après quarante ans les diplomates mûrs se rendent comme au martyre, du moins les plus affaîsés, ceux qui préféreraient rester le soir avec leurs enfants, ceux que leur éloignement du pays et des choses étouffe doucement, comme des bouteilles de vin vieux dans le sable des caves. Ils savent que dans chaque capitale les attend une nuée de convives, inscrits sur des listes. Qu'arrivé un nouvel ambassadeur et la société s'ébroue, les sauterelles frémissent. Seront-ils encore reçus, les verra-t-on encore corner des cartons sous les lustres ? L'ambassadeur joue de cette attente, raye un nom, en fait inscrire de nouveaux. Chaque dîner apporte ainsi son lot de parasites déçus, de mondains déboutés, de noceurs promus. La Cour, la petite cour des silhouettes inutiles qui feront pendant trois ou quatre ans le décor de l'ambassade, avant de disparaître dans la mémoire et les disgrâces.

L'ambassadeur de France, dans cette foire aux vanités, ne voit que ce qui lui importe, c'est-à-dire presque rien, méprisant la foule des habitués mais sachant fondre sur les puissants, les êtres de pouvoir, les ministres du jour, dans lesquels il mire sa propre gloire. Il sourit et s'incline, passe et volte, avec cette apparence de courtoisie qui fait parler les écotières de son « exquise politesse française », là où n'est qu'une exquise aptitude à étendre le cadavre, à avancer droit au nom des raisons d'État confondues avec sa hâte d'arriver. Il aime à rappeler, lorsqu'il remet

une décoration à un recteur ou à une actrice, que l'histoire de la France et de l'Espagne s'est faite dans le sang. Il doit penser au II, Chemin des Dames et mont Valérien d'un côté, rafales de nuit au-dessus de la sierra de Guadarrama, avions abattus, légion Condor et Asturies de l'autre, ayant le goût d'une Espagne noire, folle de mort et de bravade. Il regarde ce passé de dictature comme un oiseau de proie abattu ; il offre une coupe de champagne à tel visiteur dont il sait parfaitement le destin franquiste, et son amabilité, toujours égale, nargue le passé tombé à terre, et qui fascine encore. Il a, au fond, le respect des tueurs, sachant mieux que quiconque comment l'on tue.

Un huissier vient prévenir que les voitures sont avancées. Le protocole espagnol a envoyé, selon la tradition, le carrosse des ambassadeurs et deux calèches où vont prendre place les conseillers. De la fenêtre de la chancellerie, on aperçoit une escorte de lanciers mélancoliques, donnant à l'ensemble un lustre d'armurerie et de crottin. L'ambassadeur entre dans la coquille dorée du carrosse où il va mariner comme une liqueur dans son fût. Il s'en console sans doute en retrouvant dans cette mascarade le plaisir qu'il prend à gouverner les dupes.

*

J'apprends ce métier dont on croit qu'il en est un. La Carrière est faite de légendes, et ses meilleurs

chroniqueurs sont les caméristes et les chauffeurs, qui voient tout. L'après-midi, lorsque j'ai rédigé les dépêches du jour, j'oublie l'ambassade qui travaille, ses téléphones paresseux, et je monte au second étage, vers la salle des archives. Dans des boîtes sont consignées les listes d'anciens convives, un peu jaunies. Des noms sortis de nulle part, et qui y sont retournés : Yayay de Pastega, Pedro López-Malla, Doña Mercedes Fórmica, Virginia de Vargas, Cuqui Fierro de Torrontegui, Antonio Alonso-Alcaide..., les épaules délicieuses qui ondulaient dans les années cinquante et se sont perdues dans les villas de Santander ou les cimetières de Galice.

En remontant les rayons, on trouve les cahiers et les liasses de télégrammes des années 1938-1939. Les dépêches secrètes signées Philippe Pétain, maréchal de France, ambassadeur plénipotentiaire auprès de S. E. le général Franco. Les comptes rendus de cérémonies, paraphés par le commandant Bonhomme, officier d'ordonnance du Maréchal, ou Claude Popelin, attaché de presse, ou encore Dumoulin de Labarthète, attaché financier. Traces, repères. Un ordre de mission, daté de juin 1939, mandate Jean Hérold-Paquis pour créer l'Institut de France de Saragosse. On y a joint un rapport de Pigeonneau, consul général de France, recommandant Hérold-Paquis pour les services désignés qu'il a rendus aux troupes nationalistes lorsqu'il était speaker de Radio-Saragosse, en pleine

**CET OUVRAGE
A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN AVRIL 2005**

N° d'édition : FF887505.
N° d'impression : 62887.
Dépôt légal : mai 2005.
Imprimé en France